Document généré le 24 avr. 2024 20:19

Jeu
Revue de théâtre

De l'incontournable fatalité
Jocaste reine

Alain-Martin Richard

Numéro 144 (3), 2012

URI : https://id.erudit.org/iderudit/67743ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Richard, A.-M. (2012). Compte rendu de [De l'incontournable fatalité / *Jocaste reine*]. *Jeu*, (144), 47–49.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Jocaste reine

TEXTE **NANCY HUSTON** / MISE EN SCÈNE **LORRAINE PINTAL**, ASSISTÉE DE **BETHZAÏDA THOMAS**
DÉCOR **JEAN HAZEL** / COSTUMES **SÉBASTIEN DIONNE** / ÉCLAIRAGES **DENIS GUÉRETTE**
MUSIQUE **CLAIRE GIGNAC** / CHORÉGRAPHIE **ESTELLE CLARETON**
AVEC **HUGUES FRENETTE** (LE CORYPHÉE), **MARYSE LAPIERRE** (ISMÈNE), **MARIANNE MARCEAU** (ANTIGONE), **LOUISE MARLEAU** (JOCASTE), **MONIQUE MERCURE** (LA NOURRICE), **JEAN-SÉBASTIEN OUELLETTE** (ŒDIPE), **HUBERT PROULX** (ÉTÉOCLE) ET **ÉRIC ROBIDOUX** (POLYNICE).
COPRODUCTION DU **THÉÂTRE LA BORDÉE** ET DU **THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE**,
PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE DE LA BORDÉE DU 28 FÉVRIER AU 24 MARS 2012.

ALAIN-MARTIN RICHARD

DE L'INCONTOURNABLE FATALITÉ

La Jocaste de Nancy Huston, comme il fallait s'y attendre, est une figure (post)moderne qui refuse les diktats sociaux et la rectitude politique. Femme de chair et de passion, dévorée par un Éros éternel, elle est déterminée à enfreindre tous les tabous pour placer l'amour au-delà des contingences terrestres. Aucune raison d'État, aucun regard oblique, aucun acharnement sociopolitique ne pourra briser son désir et la restreindre à la perfection abêtissante d'une reine-veuve modèle, qu'on souhaiterait au-dessus de tout soupçon.

Louise Marleau, dans une splendeur immaculée que ses robes rendent à la fois vaporeuse et virulente, incarne une Jocaste multiple aimée de tous : du peuple dont elle s'occupe maternellement, de ses enfants qu'elle chérit, des hommes du royaume personnifiés ici par ceux du public présent, et enfin d'Œdipe le fils, l'amant, l'époux, le père et le roi. Possédée par un désir charnel intense que Laïos, son mari de roi homosexuel, n'a su satisfaire, abandonnée dans un purgatoire de frustrations, elle nourrira toutes ces années un dragon enchaîné dans son corps desséché. Après avoir sauvé *in extremis* son premier fils aux « pieds enflés[1] », elle partagera le pouvoir avec son frère Créon, roi par intérim de Thèbes. Le nom d'Œdipe est déterminant ; parce qu'on lui avait percé les pieds pour le suspendre à un arbre, il porte les traces indélébiles de cet événement. Lorsque, des années plus tard, Créon donnera à Jocaste ce héros, assassin de son propre père Laïos et vainqueur du monstrueux Sphinx qui terrorisait Thèbes, elle n'est pas dupe : la veuve reconnaît les marques et sait sur-le-champ que son fils est revenu.

Jocaste n'est donc pas la victime de cet imbroglio historique, et pour tout dire invraisemblable, comme le souligne de manière impertinente le Coryphée, joué avec superbe par Hugues Frenette. Bien au contraire, Huston l'invente comme une puissance érotique qui explose en présence de cet impénétrable et envoûtant survenant : son propre fils, devenu homme, devenu héros, devenu mythique par l'assassinat d'un roi détestable et par le terrassement d'un monstre insatiable. Voici que le destin lui permet de sublimer toutes ces années de malheur et de torpeur charnelle.

Que devient Jocaste entre la mort de Laïos et le dévoilement de la vérité ? Dans cet intervalle inconnu, inexploré par les classiques de l'Antiquité, Huston parvient à ouvrir une brèche dans la tragédie grecque dont elle respecte les tenants

1. C'est le sens étymologique d'« œdipe ».

Jocaste reine de Nancy Huston, mise en scène par Lorraine Pintal (Théâtre de la Bordée/TNM, 2012). © Nicola-Frank Vachon.

et aboutissants. Les prémisses sont les mêmes, l'histoire inchangée, la fin aussi. Mais entre les deux, la pièce s'ouvre sur la vie familiale, à l'intérieur du palais royal. Famille heureuse et appréciée du peuple – Jocaste soigne les lépreux avec ses filles, Œdipe règne en bon roi soucieux du bien-être de son peuple –, les filles jouent à la devinette avec leur père qui avait résolu la célèbre énigme du Sphinx, les garçons apprennent à la dure les jeux de guerre, les époux sont toujours follement amoureux et leurs nuits encore torrides. Bref, le monde tourne rond pour le couple royal, si ce n'était de cette peste qui obscurcit la ville et maintient le peuple dans la souffrance et la peur, et qui poussera Œdipe, hélas ! à consulter les oracles.

De la scénographie comme personnage dramatique

Il faut souligner ici la scénographie dépouillée mais tellement efficace de Jean Hazel. Elle est conçue comme un personnage qui réagit au déroulement de l'action. Une piscine encastrée dans le plancher s'ouvre sur les profondeurs du drame qui se trame, et devient espace ludique pour les éclaboussures des jeux guerriers des frères ennemis, mais aussi espace de sérénité pour les bavardages anodins des soirées familiales, et finalement espace lugubre où meurent les héros. En fond de scène, le mur se lézarde au fur et à mesure que la famille se délite. Les camaïeux d'ocre enracinent la tragédie dans l'interstice des forces sociales, terreau des constructions morales basées sur le consensus, ces forces désespérément humaines, et les forces primitives, celles des dieux qui animent les puissances de l'instinct, ces forces terriblement animales.

C'est précisément cette tension insoutenable, cette loi immuable que Jocaste veut faire éclater. Son destin s'oppose à la banalité de la cité, à l'intransigeance des consensus et des non-dits, des tabous inscrits dans la société humaine. Jocaste n'est pas la femme naïve, aveuglée par son amour et dévorée par les démons de son corps. Bien au contraire, elle assume pleinement son karma dès qu'elle reconnaît son fils dans cet Œdipe adulé par le peuple. Au moment où Tirésias pousse le jeune roi à reconnaître son implacable destin, elle ne niera pas son « crime », elle l'investira plutôt d'une mission démesurée : faire en sorte que l'amour soit la force ultime qui change le monde, celle qui renverse les murailles des codes éthiques et rejette à la mer les avilissantes et réductrices normes du vivre-ensemble. Elle prétend que l'amour et le bonheur sont au-delà

de ces stupides tabous et conventions. Elle conjure son fils et amant de franchir la ligne au-delà de laquelle ils seront les égaux des dieux. Ce n'est pas de la perversion, mais une sorte de fureur exaltée qui l'emporte dans la déraison.

Œdipe (solide Jean-Sébastien Ouellette) refuse ce pacte de tout son être. Il reconnaît sa propre souillure et, anéanti dans son intégrité même, non seulement est-il prêt à subir son châtiment, mais, on le sait, il se le donnera lui-même doublement. Ni son ignorance des faits ni son incapacité à freiner une réaction en chaîne dont il est la victime n'atténuent sa culpabilité. Il porte en lui sa propre déchéance, comme une tragédie annoncée au moment même de sa naissance. Il demeure en cela la figure classique du grand drame de l'humanité.

Outrageusement moral et correct, judéo-chrétien avant l'heure, il s'infligera des tourments inouïs, se bannissant lui-même de la société des hommes. Anéanti par la vérité que lui fait découvrir Tirésias, en un geste barbare en conformité avec son ignorance, il se crève les yeux. Lui qui, ne sachant rien n'avait rien vu, ne verra plus jamais puisque maintenant il sait. L'aveuglement psychique de sa jeunesse le transformera en un adulte aveugle.

Et c'est précisément cela que Jocaste veut interrompre : elle veut en finir avec cette imputabilité absolue. Elle veut le retenir avec la puissance de son corps désirant, pour l'extraire d'une histoire qui n'est pas vraiment la sienne, mais celle des devins, des charlatans, des oracles. Elle refuse cette tradition déraisonnable qu'elle veut bannir de leur royaume. Elle en appelle à la raison, à sa raison à lui, esprit brillant qui a tout réussi dans la vie, autant ses amours et que sa gouvernance. En vain. Jocaste, bien sûr se tue, rejetée par son amant effondré, acculée au désespoir par l'échec absolu de sa passion inavouable.

Jocaste reine de Nancy Huston, mise en scène par Lorraine Pintal (Théâtre de la Bordée/TNM, 2012). Sur la photo : Louise Marleau (Jocaste) et Jean-Sébastien Ouellette (Œdipe). © Nicola-Frank Vachon.

Une coproduction réussie

Heureux événement que cette coproduction du TNM et du Théâtre de la Bordée mise en scène par Lorraine Pintal, qui s'est entourée d'une forte équipe. Elle a fait appel à Estelle Clareton pour les chorégraphies des enfants (lutte intellectuelle des deux sœurs, combats guerriers des deux frères qui s'entretueront) ; une certaine tension anormale dans leurs exercices laissent présager une fin funeste. Le Coryphée se permet des écarts de conduite et dans sa critique ironique, faisant ressortir certaines incongruités dans le cas Œdipe, et dans ses anachronismes par quelques allusions à Vienne, résidence du papa de la psychanalyse. Sur la scène côté jardin, Claire Gignac avec son dispositif musical, environnement qu'elle habite comme un prolongement d'elle-même, viendra teindre l'immense tragédie d'une couleur intemporelle. Elle y fera surgir l'esprit des lieux, une musique envoûtante, mais toujours en retrait, à la fois puissante et subtile. Comme un commentaire onirique sur l'invraisemblance de ces demi-héros confrontés à la rupture décisive entre le ciel et la terre.

Avec ce texte, Nancy Huston explore une hypothèse audacieuse qui relève de la postmodernité. Au-delà de la femme entreprenante et déterminée surgit une urgence de l'amour qu'il faut percevoir comme une force cosmique à laquelle on ne peut résister. Ce que Jocaste oppose au monde des hommes qui règlent nos comportements et au monde des dieux qui jouent avec nos vies comme avec des dés, c'est la voie de l'innocence primitive. Une récession dans un monde pur, antérieur à la conscience, antérieur au surgissement de l'esprit. Tous seront terrassés dans cette impasse herculéenne. Il n'y a pas de retour en arrière, il n'y a pas de redécouverte de l'innocence malgré le cri désespéré de la passion dévorante de Jocaste. Nous ne pouvons nous extraire du monde, et l'histoire regorge des tentatives malheureuses que de nombreux et célèbres couples sont venus illustrer. Le drame de Jocaste n'est pas tant la condamnation sociale que l'abandon par son fils et amant. Et son combat prométhéen la situe dans une postmodernité où elle voudrait s'abstraire du contrat social. Tous sont broyés entre inceste, assassinat et luxure. ■